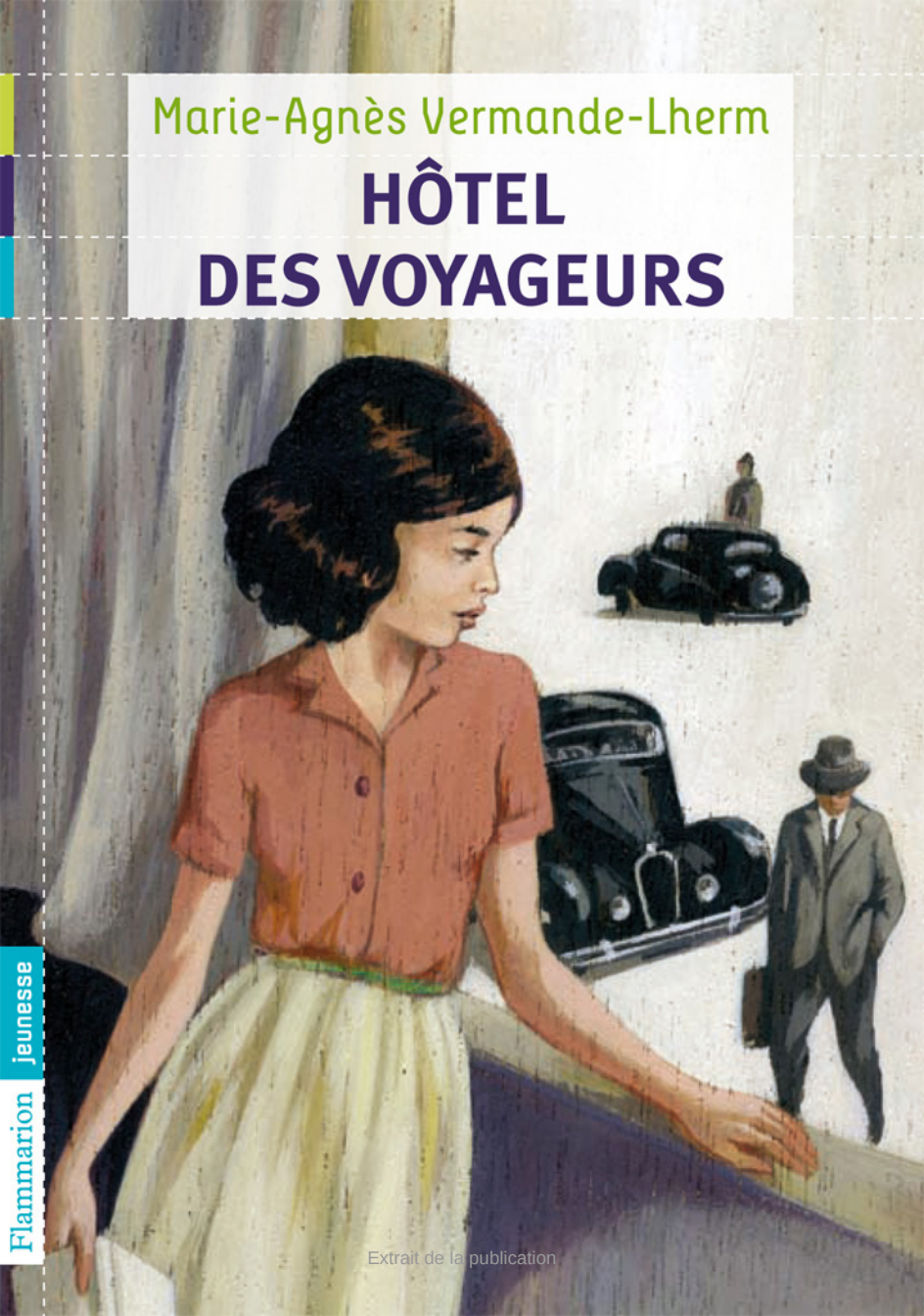
Marie-Agnès Vermande-Lherm

HÔTEL DES VOYAGEURS



Flammarion jeunesse

Extrait de la publication

Marie-Agnès Vermande-Lherm

HÔTEL DES VOYAGEURS

À l'hôtel des Voyageurs où Suzanne aide sa tante cet été, la fin de la guerre est encore dans tous les esprits. Sa cousine Jackie a un comportement étrange. Que s'est-il passé ? La rencontre d'un jeune garçon et la curiosité de Suzanne vont, petit à petit, révéler les secrets les plus enfouis de l'hôtel des Voyageurs.

« Je n'avais eu aucun éclaircissement sur la « douloureuse année » qu'avait vécue ma cousine. Il ne pouvait s'agir de maladie : Jackie rayonnait de santé. En revanche, il lui arrivait d'interrompre une conversation, la gorge nouée. Mais elle parvenait toujours à se ressaisir et son sourire nous interpellait alors mystérieusement, comme un défi. »

HÔTEL
DES VOYAGEURS

Extrait de la publication

© Flammarion, 2011
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-4037-7

Extrait de la publication

MARIE-AGNÈS VERMANDE-LHERM

HÔTEL DES VOYAGEURS

Flammarion Jeunesse

Chapitre 1

Dans les pattes

En août 1945, j'avais presque quatorze ans, ma cousine Jackie dix-neuf, et le petit Marceau à peine cinq.

Autant dire que nos relations consistaient essentiellement à être dans les pattes les uns des autres, et que l'hôtel des Voyageurs résonnait à longueur de journée de nos cris d'impatience et de nos chamailleries. Mon oncle Émile et Tatanette avaient de leur côté bien trop à faire pour se soucier de rétablir l'harmonie sous leur toit.

Entre Jackie et moi, les hostilités commençaient très tôt le matin.

L'hôtel comportait deux salles de bain, une à chaque étage ; mais elles étaient réservées en priorité aux clients. Il fallait donc libérer la place avant 6 heures. Mon oncle, ma tante et Marceau utilisaient celle du premier étage, Jackie et moi celle du second. Ma cousine réussissait toujours à arriver la

Extrait de la publication

première à la salle d'eau, s'y enfermait et prolongeait sa toilette à plaisir, cependant que je tambourinais à la porte.

— Jackie, sors de là, il est presque 6 heures !

— Arrête ce boucan, tu vas réveiller tout l'hôtel !

— *Jacqueline*, sors, ou je le dis à ta mère !

— *Ti es una futuda resega !*

Je l'appelais de son vrai prénom « Jacqueline » pour l'énerver, car elle trouvait son diminutif beaucoup plus chic. Et elle me répondait en patois pour m'énerver, car je ne le comprenais pas.

Le petit Marceau entrait en piste à l'heure du petit déjeuner. Jackie et moi étions chargées de monter les plateaux dans les chambres. Seuls quelques rares clients choisissaient de descendre dans la grande salle – ancienne salle de restaurant. Ma tante s'occupait d'eux entre deux coups d'œil au grilloir à orge, contre lequel elle pestait chaque matin avec la même énergie :

— Saleté de *padelou* que je vais te foutre en l'air dès que le café reviendra, tu peux me croire !

Marceau furetait entre nos jambes. Nous ne le quittions pas des yeux, car chaque jour ou presque, des tranches de pain disparaissaient, soit des plateaux, soit de la cuisine.

— Marceau, qu'est-ce que tu caches dans ta main ?

— Mon auto.

— Montre.

— Non ! Vilaine !

Il s'agissait ensuite d'éviter ses queues-de-poisson dans l'escalier, de faire taire sa petite voix qui claironnait dès la première porte ouverte et de retenir ses courses d'un bout du couloir à l'autre, les mains crispées sur un volant imaginaire.

La matinée se passait en divers travaux de vaisselle et de rangement, et dès 11 heures, le ménage des chambres commençait. Ma cousine déjeunait la première, car elle devait rejoindre avant une heure les grottes de l'Ousque, site géologique que gérait mon oncle. Il en assurait la visite le matin, puis Jackie prenait le relais.

Aussi, j'avais en charge seule, l'après-midi, la surveillance de Marceau. Si je prenais un peu de temps pour lire ou faire mon courrier, le silence m'avertissait assez sûrement qu'une bêtise était en train. Je savais alors où trouver le petit : dans la cour où étaient garées les automobiles des clients, et où il n'avait pas le droit d'aller.

Marceau adorait les voitures. Mais il avait une curieuse tendance au sabotage qui le rendait redoutable pour tout véhicule à quatre roues. Non pas qu'il veuille abîmer ses chères « totos ». Mais il ne pouvait s'empêcher de poser ses petites pattes sur les carrosseries luisantes, d'ouvrir ce qui s'ouvrait,

Extrait de la publication

de détacher ce qui ne tenait pas… Il transformait les carrosses en citrouilles, avec un amour infini.

— Marceau, sors de là !

— Je touche pas, je regarde.

— Tu regardes avec les mains, oui !

C'est seulement le soir que notre trio trouvait un semblant de paix, voire de camaraderie.

Nous dînions tous dehors, sur l'étroite terrasse de la cuisine, sous la guirlande électrique tricolore que mon oncle s'était offerte pour fêter la Victoire. Les papillons de nuit s'y bousculaient. Tonton et Jackie racontaient les dernières bourdes des touristes venus visiter les grottes, Tatanette riait en s'éventant avec sa serviette.

Après le dessert, nous montions dans les étages pour collecter les chaussures que les clients avaient déposées devant leur porte. La corvée de cirage se répartissait ainsi : je décrottais les souliers, les dépoussiérais, les apprêtais pour la deuxième étape, le cirage. C'était Jackie qui s'en chargeait, avec cet air rêveur et soucieux qui lui venait toujours quand elle ne s'étudiait pas. Enfin, avec la manche d'un vieux tricot, Marceau faisait briller le cuir bien nourri en le frottant de toute la force de ses petits bras. Il n'aurait pas échangé cette fonction pour un empire, car il était autorisé, pour parfaire le résultat,

Extrait de la publication

à cracher sur les godasses, ce qui le mettait au comble de la joie.

Cette belle organisation apaisait les conflits, et souvent, nous finissions, Marceau et moi, par demander à Jackie de nous chanter *Insensiblement*. Elle se faisait prier, gardait son air de jeune fille digne, et le rire commençait à nous gagner.

Car même si Jackie chantait très bien, nous n'attendions que le moment où son tempérament moqueur l'emporterait et s'en prendrait à la belle chanson de Renée Lebas. Elle commençait souvent par accentuer le roulement des *r,* puis prenait une voix nasale de canard, pour enfin adopter l'accent, la diction et tous les tics de notre vieux curé.

— Frrrêles propos en l'air, où êtes-vous ?

Et tous nos rrrrêves clairrrrrs, où êtes-vous ?

Le charme langoureux de la chanson tournait à la franche rigolade. Jackie restait d'un sérieux irrésistible et concluait toujours son numéro par :

— Faut vraiment être couillon pour s'amuser à ces couillonnades !

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 2

Le départ

J'avais débarqué à Frayssac six semaines plus tôt.

Passé les bals, les fêtes et les folles espérances de la Victoire, mes parents s'étaient un beau soir assis devant leur livre de comptes et avaient dû se rendre à l'évidence : à moins que toutes les élégantes de Melun décident du jour au lendemain de se faire coiffer exclusivement chez « Georges et Annie », rue Grande, le salon courait à la faillite.

J'avais pris huit centimètres en un an, j'engloutissais mes rations de J3 sans jamais être rassasiée. La solution était peut-être de m'envoyer dévorer ailleurs. Le soir même, mon père prit sa plus belle plume et écrivit une longue lettre à sa sœur Antoinette, qui tenait un gentil petit hôtel dans le Lot avec son mari. On disait que là-bas on ne manquait de rien.

Extrait de la publication

Je trouvai le brouillon dans la corbeille à papier : *Suzanne est déjà presque une jeune fille. Elle est grande, solide et habile dans toutes les tâches ménagères. Elle a bon caractère. Je pense qu'elle pourra te rendre de grands services.*

Je restai ahurie devant cette avalanche de compliments inédits.

La réponse de ma tante Antoinette ne tarda pas :

Nous accueillerons volontiers Suzanne cet été, d'autant que le travail ne manque pas à l'hôtel. Elle pourra aider sa cousine, qui a passé une année bien douloureuse et que nous essayons de ménager.

Le 1er juillet, j'empilai dans une valise en carton bouilli défoncée mon pauvre trousseau, chemises raccommodées et jupons trop courts. Mes parents prirent le train de Paris avec moi, pour m'accompagner jusqu'à la gare d'Austerlitz. Maman me colla dans les bras deux kilos de mirabelles précoces, serrés dans un torchon pour le déjeuner – un orage en avait fait tomber des tonnes dans notre cour, d'un arbre voisin.

— Ne travaille qu'autant qu'on te donne à manger. Et si tu as faim, écris-nous !

Je préférai la formule d'adieu de mon père :

— Passe de bonnes vacances, ma Suzon.

Le train s'ébranla, je m'accoudai à la vitre du couloir pour un dernier au revoir. Le quai disparut et le convoi prit son allure de croisière.

Extrait de la publication

À aucun moment de la transaction je n'avais été consultée. Mais, assise sur ma banquette de troisième classe, la bouche pleine de mirabelles acides, je découvrais, après des millions de compatriotes, le sentiment neuf et absolument grisant de la liberté.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 3

À la poste

Une de mes menues tâches de l'après-midi consistait à porter à la poste, avant la levée de 5 heures, le courrier des clients de l'hôtel. Une boîte collectrice était installée à la réception. Ma tante l'avait ornée d'une décalcomanie représentant un oiseau en vol, une lettre scellée d'un cœur au coin du bec. J'emmenais avec moi le petit Marceau, qui faisait ainsi une bonne promenade, car le bureau de poste se situait à plus de deux kilomètres.

L'hôtel des Voyageurs occupait le centre de la fourche formée par les routes de Brive, vers l'ouest, et d'Aurillac, à l'est. Cette situation, excellente pour le commerce, avait l'inconvénient d'être un peu excentrée par rapport au village. Cela nous isolait en particulier des autres jeunes, qui se retrouvaient pour jouer et bavarder, sur la place de l'Église ou sous la halle.

Extrait de la publication

C'est pourquoi j'appréciais cette promenade quotidienne au bourg. Tatanette me confiait souvent une petite course, un mot à dire à une de ses amies. Quelques grandes filles, qui connaissaient Jackie, me saluaient en passant.

Ce mardi, Marceau ayant aperçu un chaton qui se cachait sous le perron de la poste, je le laissai jouer dehors et entrai dans le bureau.

— Bonjour, c'est le courrier de l'hôtel !

Une tête frisée apparut au guichet.

— Bonjour Suzanne. Tout va bien, chez vous ?

— Ça va.

— Il y a des clients ?

— Oui, ça va.

— Qu'est-ce que tu as fait du petit ?

— Il joue dehors. Il a vu un chat.

La demoiselle de la poste était une ancienne camarade de classe de Jackie, elle connaissait toute la famille. Tandis qu'elle examinait les quelques enveloppes que je lui avais tendues, je m'amusai de ses frisures, serrées comme du poil d'astrakan, et obtenues de toute évidence à force de papillotes.

En me confiant une lettre, le matin, Jackie m'avait lancé :

— Tiens, porte ça à la *Mique,* avec le courrier, ce soir.

— La *Mique* ?

— Eh ben, oui, la Micheline de la poste.

Extrait de la publication

— C'est son surnom, la *Mique* ?

— Bien sûr, depuis toujours ! Une *mique,* c'est une grosse boule de mie, pour la soupe. C'est à ça qu'elle ressemble, voilà ! Avec une peau de mouton par-dessus !

Le portrait était cruel, mais plutôt précis.

— Celle-là n'est pas assez affranchie, dis donc, reprit Micheline. Tu payes ou tu la rapportes au client ?

— Je la lui rapporte. Il doit combien ?

— Dix centimes... Ma parole, voilà que ta cousine aussi, elle écrit à la Croix-Rouge ? Elle va finir comme cette toquée de mère Ravanelle, ma parole !

Je mis quelques instants à saisir ce qui me gênait dans cette réflexion.

— Comment vous savez que c'est une lettre de Jackie ? Elle n'a pas noté l'expéditeur, fis-je, enfin éclairée.

Micheline rougit, baissa la tête et haussa les épaules.

— Oh... C'est le métier, tu sais. L'habitude. Allez, bonne soirée, Suzanne.

Je quittai le bureau de poste pensive.

Je revoyais l'expression de mépris de Jackie lorsqu'elle évoquait Micheline. Ma belle cousine avait la moquerie facile. Et elle pouvait s'aiguiser les dents sans craindre un retour de bâton : c'était,

de loin, la plus jolie fille de Frayssac, et sûrement du canton. Mais est-ce que cela l'autorisait à parler si méchamment d'une ancienne camarade d'école ?

D'un autre côté, cette postière avait quelque chose de déplaisant. Ses paroles sur la pauvre Mme Ravanelle n'étaient pas charitables. La vieille dame inspirait plutôt la pitié. Elle attendait toujours des nouvelles de son petit-fils, parti en déportation, écrivait à toutes les autorités imaginables pour avoir des informations, et saluait les passants, l'index en l'air, avec une moue entendue : « Il va revenir, vous verrez ! Et dans pas longtemps ! » Mais plus les jours passaient, plus sa confiance faisait de la peine. Les survivants étaient presque tous rentrés au printemps.

J'en étais là de mes réflexions et j'abordais le grand tournant de la sortie du village quand je réalisai que j'avais laissé mon Marceau et son petit chat au bureau de poste.

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° édition : L.01EJEN000416.N001
Dépôt légal : février 2011
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication